



CULTURE

Les Goncourt au chevet de leur siècle

Les six romans écrits à quatre mains par Edmond et Jules de Goncourt sont réédités. Une plongée dans la société du XIX^e siècle qui fait le lien entre leur maître Balzac et leur disciple Zola.

Par Olivier Maulin

L'académie et le prix qu'elle décerne chaque année: on a cru longtemps que l'unique héritage des Goncourt résidait là. Depuis quelques décennies pourtant, leur œuvre, qui semblait oubliée, revient en force. Il y a eu le *Journal* bien sûr, que les frères ont commencé au lendemain du coup d'État de Napoléon III et qui s'est achevé à la mort d'Edmond en 1896: un demi-siècle de notes, de réflexions, de potins, d'anecdotes, de portraits, de petites scènes saisies sur le vif qui constituent une œuvre hybride et foisonnante, drôle et méchante, mais aussi un document de première main sur la vie parisienne de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Publié intégralement en 1956, il entra dans la collection Bouquins en 1989 et rencontra un immense succès, favorisant la redécouverte d'une œuvre riche, diverse et foisonnante, dont les six romans écrits par Edmond et Jules au cours des années 1860, et réédités aujourd'hui dans cette même collection par Robert Kopp, constituent un pan magistral.

« Notre chemin littéraire est assez bizarre. Nous avons passé par l'histoire pour arriver au roman », écrivaient-ils en 1860. Lorsqu'ils se décident à devenir romanciers, les frères Gon-

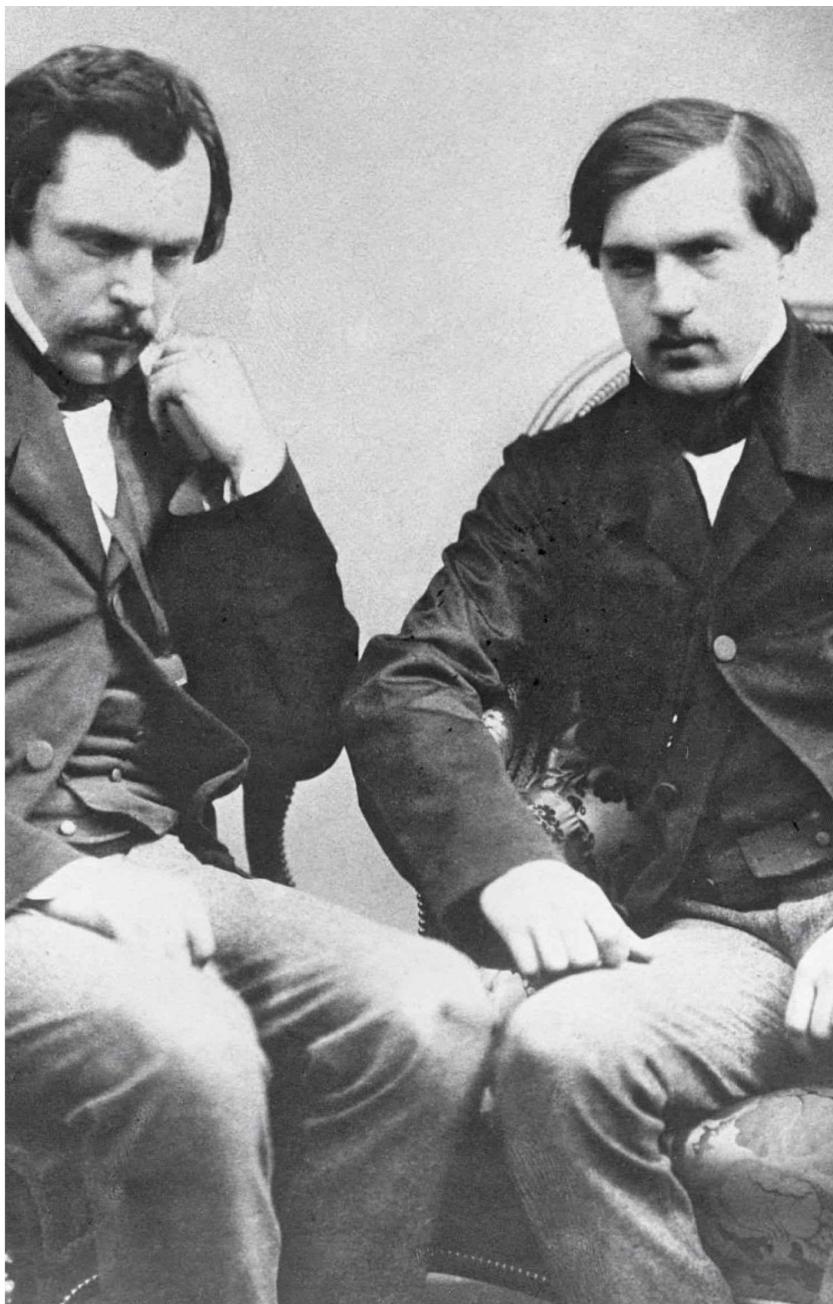
court ont en effet une œuvre d'historiens du XVIII^e siècle derrière eux. Nés en 1822 (Edmond) et en 1830 (Jules), ils sont de la petite noblesse; c'est leur arrière-grand-père, Antoine Huot, qui à la veille de la Révolution avait acheté une propriété à Goncourt, en Haute-Marne, autorisant la famille à porter le titre de "seigneur de Goncourt". Un franc stable, quelques fermes qui donnent du 5 % et des impôts quasi inexistant leur permettent, à la mort de leur mère en 1848, de vivre de leurs rentes. Les frères décident alors de ne plus se quitter, de tout partager et de tout faire ensemble: ils habiteront rue Saint-Georges, dans la Nouvelle-Athènes, jusqu'en 1868, puis sur le boulevard de Montmorency, à Auteuil, adresse de leur "grenier" où Edmond, quinze ans après la mort de son frère en 1870, ouvrira son célèbre salon.

Persuadés d'être promis à la postérité, ils caressent tout d'abord l'idée de devenir peintres, rapportant d'un voyage en Italie un journal illustré d'aquarelles, de dessins et de croquis dont ils publieront des extraits dans *l'Éclair* en 1852. Mais l'écriture étouffera bien vite ces velléités picturales et les Goncourt se lanceront dans les lettres, faisant flèche de tout bois pour se faire remarquer.

"NOTRE CHEMIN LITTÉRAIRE EST ASSEZ BIZARRE. NOUS AVONS PASSÉ PAR L'HISTOIRE POUR ARRIVER AU ROMAN", ÉCRIVAIENT LES FRÈRES GONCOURT EN 1860.

Un genre est à la mode depuis les années 1830: la "physiologie". Il s'agit de décrire au plus précis les moeurs des personnages types de la société, banquier, député, épiciier, aubergiste, croquemort, débardeur, concierge, "lorette", etc. Deux cent vingt-deux articles parus dans la presse entre 1839 et 1842, et réunis par l'éditeur Léon Curmer en dix volumes, marquaient leur époque.





Portrait des frères Goncourt, entre 1865 et 1870, par Nadar. Ils ont laissé six romans qui sont autant d'études des groupes sociaux de leur époque.

ment tous les fameux bienfaits de 89 » et de montrer « l'énormité de l'enflure, de la blague, du dénaturement de la presse, des journaux, des livres libéraux, à propos des idées, des principes, des faits mêmes de la Révolution », ils se réfugient dans ce XVIII^e siècle qui représente pour eux le sommet de la civilisation française, le sommet de la civilisation tout court. Ils passeront leur vie à le réhabiliter. Leur XVIII^e siècle n'est évidemment pas celui de Michelet, admirateur des Lumières et de la Révolution, qui voyait en lui le grand moment de l'émancipation et de la foi dans le progrès de l'humanité. Le leur est celui de l'aristocratie et des salons, « cette société raffinée, exquise, de délicatesse suprême, d'esprit enragé, de corruption adorable, la plus intelligente, la plus policée, la plus fleurie de belles façons, d'art, de volupté, de fantaisie, de caprice, la plus humaine, c'est-à-dire la plus éloignée de la nature, que le monde ait jamais eue ».

Les historiens se transforment progressivement en collectionneurs

Ce n'est pas la grande histoire de cette période qui les intéresse, mais les mentalités, la vie privée, les mœurs, les anecdotes, ce qu'ils appellent « *la couleur des choses* ». Une manière d'aborder le passé qui n'est pas sans annoncer l'école des annales des années 1920. Pour ce faire, Edmond et Jules s'appuieront sur des sources négligées par leurs contemporains : journaux d'époque, gravures de mode, correspondances privées, éléments de décorations, bibelots, vêtements, jouets... Les historiens se transformeront progressivement en collectionneurs. C'est du reste la vente par Edmond de leurs tableaux, dessins, gravures, meubles, manuscrits et éditions originales, qui permettra un jour de fonder "la société littéraire des Goncourt".

Les Goncourt ne feront pas autre chose dans leurs romans, se plaçant sous l'autorité de La Bruyère et de Balzac, avec cette même ambition qu'avait ce dernier de « *concurrencer l'état civil* ».

Les frères débutent ainsi dans le journalisme avec ce genre de portraits mais en décembre 1852, un feuilleton leur vaut un procès pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, quatre

ans avant Flaubert et Baudelaire. Ils en sortent acquittés mais blâmés, ce qui renforcera leur aversion pour un régime qu'ils jugent hypocrite. Douchés, ils se détournent du journalisme et se plongent dans l'histoire du XVIII^e siècle.

Méprisant leur époque dominée par la finance et l'industrie, abhorrant la Révolution française, dont ils entreprendront bientôt de « *nier radicale-*



CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

Après avoir donné une *Histoire de la société française pendant la Révolution* (1854), une *Histoire de la société française pendant le Directoire* (1855), des *Portraits intimes du XVIII^e siècle* (1857), une *Histoire de Marie-Antoinette* (1858) et une autre des maîtresses de Louis XV (1860), les Goncourt décident de se confronter à nouveau au présent. Ils avaient érigé le modèle idéal; ils plongeront maintenant dans « *le contre-modèle du siècle de médiocrité, de bassesse et de vulgarité qu'ils avaient sous les yeux* » (Robert Kopp): l'heure des romans avait sonné.

La méthode restait la même, fondée sur la documentation. « *Le roman depuis Balzac n'a plus rien de commun avec ce que nos pères entendaient par roman. Le roman actuel se fait avec des documents, racontés ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait avec des documents écrits. Les historiens sont des raconteurs du passé; les romanciers, des raconteurs du présent* », notaient-ils dans leur *Journal* dès 1855. Ce sont donc des romans vrais qu'ils

entendaient écrire, des romans décrivant le réel au plus proche et qui ne cacheraient rien de la laideur de l'époque. C'est qu'à l'instar de Baudelaire, ces réactionnaires sont avant tout des modernes: loin de se réfugier dans une littérature singeant le passé, ils entendent rendre compte au mieux de leur époque, quitte à bousculer les conventions et à choquer par leur description "naturaliste" de la société.

Un premier roman contre la bohème littéraire

Les Goncourt vont ainsi mettre en scène des figures de leur temps, oscillant sans cesse entre l'étude d'un personnage et celle d'un groupe social: les écrivains et journalistes dans *les Hommes de lettres* (1860); les artistes dans *Manette Salomon* (1867); les bourgeois dans *Renée Mauperin* (1864); le peuple dans *Sœur Philomène* (1861) et *Germinie Lacerteux* (1865).

Leur passage dans le journalisme avait laissé des traces et c'est dans le but de se "payer" la bohème littéraire

qu'ils écrivirent le premier de leurs romans communs, *les Hommes de lettres*, inspiré d'*Illusions perdues*, où l'on suit Charles Demailly, un jeune journaliste écrivant pour un journal colportant les ragots du monde des lettres qui essaye de s'extraire de ce milieu sinistre pour devenir un véritable écrivain. Comme souvent chez les Goncourt, sa femme, un vrai démon, sera un frein à ses nobles ambitions, ainsi que le milieu des journalistes croqués dans leur mesquinerie, leur jalousie et leur désir de nuire, qui finiront par envoyer le jeune homme à l'asile.

Pour Edmond et Jules, « *la grande plaie moderne, c'est l'instruction* »; en démocratisant l'accès à l'art et à la littérature, elle les transforme en industrie du divertissement avec des « *gens qui lisent, non pas un livre, mais pour vingt sous* » et des écrivains qui logiquement répondent à cette demande. La description du conformisme agressif, de la méchanceté feutrée et de l'orgueil délirant de ce milieu n'a pas pris une ride!

“Une avenue parisienne”, par Jean Beraud, vers 1880. Hormis “Madame Gervaisais”, qui se déroule à Rome, les romans des Goncourt ont pour cadre la capitale et sa diversité sociale.

Dans *les Hommes de lettres*, Charles Demailly s'attelle à un roman intitulé *la Bourgeoisie*, que les Goncourt écriront sous le titre de *Renée Mauperin*. Là aussi, le modèle est Balzac, mais en nettement plus sombre. C'est à l'institution du mariage bourgeois cannibalisé par l'intérêt que s'en prennent notamment les romanciers, ainsi qu'au cynisme et à l'absence de scrupules d'une classe sociale qui n'a plus pour unique passion que l'argent. Henri Mauperin, le frère de Renée, mû par une méchante ambition, est prêt à tout pour faire un bon mariage, y compris à séduire la mère de sa future promise.

“Prêtre du monde, du beau monde et du grand monde”

Certains personnages n'ont pas vieilli, eux non plus, comme cette mère de famille idolâtrant son fils. « *Il était pour elle la perfection de tout, le plus intelligent, le plus beau et surtout le plus distingué des hommes. Il était myope et portait un lorgnon: elle ne voulait même pas convenir qu'il eût la vue basse.* » Et ceci sans parler de l'abbé Blampoix, « *prêtre du monde, du beau monde et du grand monde* » qui « *sablait le chemin du salut* »: « *De la religion dure, laide, rigoureuse des pauvres, il dégageait comme une aimable religion des riches, légère, charmante, élastique, se pliant aux choses et aux personnes, à toutes les convenances de la société, à ses mœurs, à ses habitudes, à ses préjugés mêmes. De l'idée de Dieu, il faisait quelque chose de confortable et d'élégant* », ironisent les Goncourt.

Mais si les romanciers ont passé au scalpel les hautes classes de la société, ils se sont également intéressés aux pauvres et aux domestiques avec ce même souci de la documentation. L'idée de *Sœur Philomène* leur a été donnée par Flaubert qui au cours d'un dîner leur raconta l'histoire d'un amour platonique entre une sœur de charité et un interne des hôpitaux dont il avait entendu parler. Les deux frères s'en emparent immédiatement. Ils visite-

**CES AGNOSTIQUES
DÉSABUSÉS NE
PEUVENT S'EMPÊCHER
D'ADMIRER CETTE SŒUR
QUI S'ACCOMPLIT DANS
LA CHARITÉ ET DANS LE
SOUTIEN AUX MALADES.**

ront les hôpitaux parisiens, liront des traités de médecine, avec encore ce but de décrire le plus justement un lieu dont le roman s'était très peu saisi.

Ces agnostiques désabusés, à qui Barbey d'Aurevilly reprochaient de ne rien comprendre à la religion, ne peuvent s'empêcher d'admirer cette sœur qui s'accomplit dans la charité et le soutien aux malades. *Sœur Philomène* est leur roman le mieux construit; il revient sans cesse à la salle Sainte-Thérèse où officie la sœur, dans un huis clos étouffant au milieu des femmes agonisantes, avec un quiproquo qui s'installe entre elle et l'interne Barnier et s'achèvera en tragédie, comme toujours.

Bien sûr, le roman n'est pas gai, comme n'est pas gai *Germinie Lacerteux*. Ce roman admiré de Zola et de Vallès, dont on a pu dire qu'il était le premier roman naturaliste, leur a été inspiré par leur vieille bonne Rose Malingre. À sa mort, ils apprennent avec stupéfaction qu'elle a mené une double vie durant des années, faisant des dettes et les volant pour entretenir des hommes et assouvir une nature expansive...

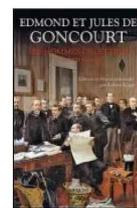
Les Goncourt avaient été déçus par *les Misérables* de Hugo, paru en 1862. Ils y voyaient une “fanfare”, n'y trouvaient rien de vivant. Le grand écrivain avait donné dans le vraisemblable, mais non dans le vrai. *Germinie Lacerteux* serait leur plongée à eux dans les “classes indignes”, qu'ils décriraient avec leur réalisme coutumier. Leur ambition: faire une tragédie contemporaine. « *Une Phèdre dont la fatalité n'est pas la vengeance des dieux, mais celle des nerfs.*

Le tragique n'est plus métaphysique, il est tout physique, voire physiologique », écrit Robert Kopp.

Germinie Lacerteux, c'est la domestique de M^{lle} de Varandeuil, une aristocrate ruinée par la Révolution qui vit chichement dans un petit appartement parisien. Elle va progressivement se déshonorer en se laissant entraîner par ses instincts. Malade des nerfs, comme la plupart des personnages créés par les romanciers, elle est plus ou moins hystérique, plus ou moins nymphomane, ce qui la conduira au caniveau, au malheur et à la mort. La princesse Mathilde, qui tenait un fameux salon fréquenté par les frères, leur confia que le roman lui avait donné envie de vomir! Avec ces descriptions des bals populaires, de la “zone” et des quartiers ouvriers, ce roman-reportage est aussi un document sur les mœurs des “classes dangereuses” parisiennes des années 1860.

Des accents poignants et une vraie compassion

Roman après roman, les Goncourt ont ainsi diagnostiqué les pathologies sociales d'un siècle qu'ils estimaient malade, avec ce style artiste et flamboyant qui était le leur, le pessimisme chevillé au corps. Ces aristocrates raffinés, nostalgiques des salons du XVIII^e siècle, ont fini par se pencher sur la “canaille” qu'ils détestaient par ailleurs, et l'ont décrite, cette canaille, sans démagogie sociale, mais avec des accents poignants et une vraie compassion, celle que l'on ressent devant l'imperfection de la nature humaine. De ces existences anonymes, ils ont laissé la description la plus réaliste, la plus fidèle et la plus vraie qui ait jamais été donnée. ●



“Les Hommes de lettres et autres romans”, d'Edmond et Jules de Goncourt, Bouquins, 1280 pages, 32 €.